

Avant-propos

GEORGES FRÉDÉRIC MANCHE

Attirance, répulsion et dédain relèvent du même univers conceptuel, sans pour autant fonctionner selon les mêmes modalités.

Au premier abord, les relations entre attirance et répulsion paraissent aisées à circonscrire, aussi vrai que les deux notions sont indissociables. Elles se côtoient tout en s'opposant, en s'excluant, elles entretiennent au sein de leur copule un rapport si jaloux que l'une paraît ne pouvoir aller sans l'autre, que l'une suffit à définir l'autre par le simple recours à l'antinomie. Et pourtant, en y regardant de plus près, tout cela ressort d'une simplification abusive.

Est-il si sûr que l'attirance exclue la répulsion ? Des embouteillages se créent spontanément au voisinage des accidents, tant notre rapport à la mort est singulier et complexe... Et la répulsion ne se superpose-t-elle pas, le cas échéant, à une attirance larvée ? voire à une attirance si forte, mais si déstructurante, qu'elle en devient insoutenable ? Se défendre, se protéger, en niant, anéantissant, annihilant une fascination inadmissible, intolérable, odieuse... N'assistons-nous pas là, au sein de ce brouillamini où l'on distingue à grand peine ce que nous croyons être de ce que nous voudrions ou ne voudrions jamais être, à la déliquescence du clivage subtil qui se dresse entre attirance et répulsion ?

En vérité, nous savons tous pertinemment ce qui nous attire et ce qui nous rebute. Nos préférences sont évidentes et nous les définissons commodément, néanmoins nous n'en décidons pas, comme nous ne décidons ni de nos fantasmes, ni de nos phobies, ni de nos terreurs. C'est bien pourquoi l'intervalle d'ignorance qui sépare nos désirs de nos aspirations est un lieu brouillasseux où se développent les pires turbulences. Nous nous trouvons là en face d'une question identitaire : attirance et répulsion agissent en tant que phénomènes superstructurels qui renvoient à la constitution – infrastructurelle – de notre identité affective.

Le dédain relève d'un autre mode opératoire, car il dépend exclusivement de notre volonté. On n'éprouve pas le dédain ; on ne le ressent pas. Mais lorsqu'un avenir dont nous ne voulons pas se dessine, nous tentons de faire en sorte qu'il ne se réalise pas. Le dédain, c'est le renoncement volontaire à une voie toute tracée parce qu'on en privilégie une autre, pas forcément plus lumineuse, ni mieux définie. C'est en distinguant, en choisissant, en discriminant, qu'on dédaigne.

C'est pourquoi le plus souvent, l'image du dédain est négative : une opportunité s'est offerte, quelqu'un s'est dévoilé ou s'est donné, une nouvelle option s'est ouverte, mais rien de cela ne fait notre affaire. À l'instant où nous passons notre chemin, la chose ou la personne est amoindrie, dévalorisée, humiliée ; il ne fait pas bon être dédaigné – l'indignation de Dame Catella parle clair – et l'acte est irrémissible, justement parce qu'il ressort d'une décision.

Au demeurant pour avoir renoncé à ladite opportunité, tout *dédaigneur* a comme rejeté la fortune, repoussé les avances des dieux, désavoué leurs faveurs. Il veut davantage ? Elle veut mieux ? Mais que prétendent-ils au juste ? Mais qui sont-ils donc, pour exiger autant ? Ou alors que représente le groupe auquel ils appartiennent, et quelles fins poursuit-il ? Bref, dédaigner, c'est fouler aux pieds le désir de l'autre ou la bienveillance de Fortune, au nom de nos aspirations.

En fonction de ce que nous imaginons pour notre avenir, attirance et répulsion interagissent en tant que pénétrantes. Elles

divergent en ouvrant des pistes dans le monde, elles tracent des chemins de vie qui nous sont propres. Le dédain – le nôtre, celui des autres – les bloque et ferme le dispositif de l'extérieur, circonscrivant un triangle infernal à l'intérieur duquel, entre pouvoir et vouloir chacun trouve son lot, partageant le destin commun. Car tout individu est tenu de concevoir, de désirer et d'agir dans cet univers clos ; et il ne peut songer s'en affranchir sans combattre ses attirances, sans culbuter ses répulsions, sans forcer le dédain qu'on lui oppose.

Le présent volume doit être considéré comme une illustration de la complexité et de la richesse des relations qui naissent, foisonnent et s'épanouissent au sein de la triade.

Richesse, certes, car enfin il y va de notre libre-arbitre. Exclusivement vouée à se rapprocher de nos attirances et à s'éloigner de nos répulsions, notre vie pourrait s'écouler benoîtement, dans le confort et la simplicité. Elle en ressortirait gravement appauvrie, comme chaque fois que l'alternative nous est défendue, tandis que notre destin se réalise sous l'emprise de contingences qui, en nous enchaînant, nous libèrent tragiquement de l'embaras d'être hommes.

Myriam CHOPIN PAGOTTO va nous entraîner dans les subtilités et les violences d'une dispute franco-italienne où l'amour le dispute à la haine. Elle montre que dès le Moyen-Age, on a prétendu définitivement régler la question de la suprématie culturelle entre les deux langues, entre les deux pays.

Théa PICQUET propose un vaste panorama sur la vie et l'œuvre de Savonarole, Machiavel et Guichardin, avant de traiter la question de l'image contrastée des Médicis de la première génération (1434-1494) dans leurs écrits. Adulés, honnis, admirés, dénoncés, estimés, les Médicis demeurent au centre du discours politique du XVI^e siècle.

Sylvain TROUSSELARD nous propose l'analyse de la représentation – authentique jusqu'à la crasse et à l'odeur, triviale jusqu'à l'ordure – d'une galerie de personnages figurant dans les sonnets comiques de Rustico Filippi, poète florentin du XIII^e siècle.

Anne MACHET constate avec quelle bonne conscience le discours de l'Inquisition légitime, au cours des siècles, une horreur exercée au nom de la défense d'un ordre et d'une religion dont les fondements sont en totale contradiction avec les violences librement exercées contre les individus.

Suivant les pérégrinations du protagoniste de Ippolito Nievo, Isabelle PAYET s'interroge sur la nature exacte des relations qu'il entretient avec celle qui aura été fille des châtelains, mais qui sera pour lui tour à tour – et parfois tout ensemble – sœur, compagne, amie, maîtresse, et même quelque chose d'encore plus fort, si la chose est concevable.

Richard HOMMÈS nous entraîne sur les traces de Johann Rist, un auteur du XVII^e siècle, originaire du Holstein. En vérité le propos de Rist est centré sur l'Allemagne : au contact – formateur mais périlleux – de l'Italie, l'idéal est de profiter des apports possibles tout en préservant sa propre culture, mais aussi une rectitude et une vaillance propres aux Allemands, dont les Italiens paraissent fort éloignés.

Jalousie, dépit, mésentente, l'ombre d'une petite marquise... Maria VITALI-VOLANT fait revivre la décennie 1760-1770. On découvre que Cesare Beccaria et Pietro Verri, les deux acteurs majeurs de l'Illuminisme milanais, ont évolué de l'amitié à l'hostilité. Ils sauront cependant conserver leur dignité et mettre leurs différends de côté, lorsqu'il s'agira de partager et d'affronter les responsabilités de la gestion de l'État.

Georges Frédéric MANCHE s'interroge sur une perplexité que l'on retrouve fréquemment, dans la littérature masculine, en face de la sexualité. Il y perçoit comme l'angoisse d'une dépendance, propre à la virilité. Elle place l'homme dans une condition subalterne devant la femme et peut l'inciter à évoluer dans une logique de renoncement et de chasteté.

Rapport au monde des personnages problématique et tourmenté, attrait de l'auteur pour des récits qui proposent un monde enchanté, mais qui évoluent vers l'absurde, Fabrice DE POLI va nous montrer à quel point Italo Calvino, dans sa trilogie, est allé jusqu'au bout d'une improbable conciliation entre l'élaboration de modèles moraux et le choix du genre merveilleux.

Enfin Luigi Aldino DE POLI s'interroge sur l'attraction, la répulsion et le dédain au cœur de l'*Enfer* de Dante : la danse grotesque de trois nobles florentins. D'abord, dit-il, la répulsion dans l'*Enfer*, le dédain dans le *Purgatoire* et l'attraction ou l'attraction dans le *Paradis*. « La critique », écrit-il, et ce « dès le début a découvert quelques failles dans le projet pédagogique et moral que se proposait le poète florentin. Il s'agit de ces épisodes au cours desquels *l'homo viator* se laisse aller à des sentiments de compassion voire d'attraction envers des damnés ».